

Hervé Cariou



Tè Ra

Quand l'Histoire
dépasse
la fiction

Tè Ra

Quand l'Histoire dépasse la fiction



Image : mollyroselee | Pixabay

Hervé Cariou

Tè Ra : Quand l'Histoire dépasse la fiction

Licence : Attribution 4.0 International ([CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/))

Publication : 2022 | **seconde édition** revue et corrigée

Du même auteur :

1. **Scythia** : L'étonnante Histoire de l'antique Irlande
2. **Brittia** : L'Histoire méconnue des Bretons
3. **Keltia** : L'étrange Histoire des Celtes
4. **Nâga** : L'Histoire de la population nâga
5. **Maya** : L'Histoire de la population maya
6. **Luzia** : L'Histoire ancienne du Nouveau Continent
7. **Gaia** : La Préhistoire revisitée
8. **Koya** : Les indices de la "généohistoire"
9. **Sela** : Des témoignages historiques surréels
10. **Troia** : L'Histoire de la Nouvelle-Troie
11. **India** : Les origines de l'Inde
12. **Namaka** : Les origines des peuples *antiques*
13. **Europa** : Les origines des Européens
14. **Brittia II** : Du Kalimantan à la Bretagne
15. **NRYN** : L'origine inconnue de notre humanité
16. **Scythia**: The Amazing Origins of Ancient Ireland
17. **Ibéria** : L'énigme proto-ibère
18. **Furia** : Les deux guerres mondiales décodées
19. **Tè Ra** : Quand l'Histoire dépasse la fiction
20. **Origins of the Celts** (sous le pseudonyme Cryfris Llydaweg)
21. **Futura** : Le futur proche décodé



Auteur : Drajt | Pixabay

Introduction

Sommes-nous seuls dans l'univers? On se pose la question depuis (très) longtemps. On commence avec Anaxarque, né à Abdère en Thrace. Philosophe grec, il accompagna Alexandre le Grand lors de ses campagnes d'Asie. Il professait les théories de Démocrite et croyait notamment en la pluralité des mondes. La cosmologie de ce philosophe admettait en effet une infinité de mondes à une époque où l'astronomie balbutiait.

On continue avec Lucrèce (Titus Lucretius Carus), poète et philosophe latin du premier siècle avant notre ère. Il publia un seul ouvrage en six parties, le *De rerum natura* (*De la nature des choses*). Cela se résume à un long poème qui décrit le monde selon les principes du philosophe grec Épicure. Dans la seconde partie, il évoque la pluralité des mondes habités. À ce sujet, nous nous contenterons d'une citation. Nous utiliserons la traduction datée de 1899 d'André Lefèvre, ancien professeur à l'École d'Anthropologie d'Asnières (France).

« Plus que jamais écoute, et que ton esprit veille ! D'étranges vérités vont frapper ton oreille ; à tes yeux va s'ouvrir un nouvel horizon. (...) J'aborde l'infini. Mon audace pénètre hors de ce

monde, au fond des espaces cherchant jusqu'où va le regard de l'esprit (...) Or, comment supposer, quand si profondément L'espace illimité s'ouvre et qu'un mouvement éternel et divers en ses gouffres immenses dissémine le vol d'innombrables semences, qu'il ne se soit formé qu'une terre et qu'un ciel ? Quoi ! (...) La terre et les vivants et les cieus et les mers n'auraient en aucun lieu condensé leur poussière ! Non, non. Il est ailleurs des amas de matière, des mondes habités, frères de ce séjour dont notre éther embrasse et maintient le contour. »

On continue avec les Sélénites (ou Séléniens). Ils désignaient les habitants de la... Lune imaginés par Lucien de Samosate, rhéteur en Anatolie (Asie Mineure). Il les immortalisa dans son ouvrage, les *Histoires vraies*. Ces dernières se résument à une satire sociale (de l'Antiquité) où il raconte son périple au-delà des frontières du monde connu, jusque dans l'espace.

On continue avec Thomas d'Aquin (1224-1274), un religieux de l'ordre dominicain connu pour son œuvre théologique et philosophique, *Summa theologica* (Somme théologique). Nous citerons un passage et utiliserons la traduction de l'abbé Claude-Joseph Drioux (1820-1898). La citation renvoie à l'article 3 (*N'y a-t-il qu'un seul monde ?*) de la question 47 de l'ouvrage.

« Il semble qu'il n'y ait pas qu'un seul monde, mais qu'il y en ait plusieurs. Car, comme le dit Saint Augustin (...), il répugne de dire que Dieu a créé des choses sans raison. Or, la raison pour laquelle il a créé un seul monde a pu lui en faire créer plusieurs, puisque sa puissance n'est pas limitée à la création d'un seul monde, mais qu'elle est infinie, comme nous l'avons prouvé (...). Donc Dieu a produit plusieurs mondes. »

Pour Thomas d'Aquin (futur Saint Thomas), Dieu ne se contenta pas de la Terre. Cela dit, il évite de s'aventurer sur un terrain glissant : la création de l'homme « ailleurs ». On continue avec Francis Godwin (1562-1633), évêque et écrivain anglais. Son ouvrage de science-fiction, *The Man in the Moon*, se résume à un roman qui raconte le voyage de Dominique Gonzales. Ce dernier, au moyen d'un attelage de son invention, parvient à atteindre la Lune. Il y découvre un monde utopique, sans loi, sans délinquance et sans maladie, dans lequel il séjourne deux

ans. En fait, ce roman fusionne les Séléniens de Lucien de Samosate et l'utopie de Thomas More (1478-1535), historien et homme politique anglais.

On enchaîne avec *Les Entretiens sur la pluralité des mondes*, un essai sur l'astronomie publié par Fontenelle en 1686. L'ouvrage se compose de six leçons de vulgarisation et porte sur les connaissances de René Descartes et Nicolas Copernic (à l'attention d'une marquise et présentées sur six soirées). Le thème de la troisième soirée détonne : « *Particularités du Monde de la Lune. Que les autres Planètes sont habitées aussi* ». Pour Fontenelle (1657-1757), écrivain et homme de sciences, nous ne sommes pas seuls.

Depuis le siècle de Fontenelle, on pourrait évoquer d'autres écrivains et d'autres scientifiques qui publièrent des ouvrages sur la pluralité des mondes habités. Il reste à savoir ce que pensent nos contemporains sur le sujet. En septembre 1997, l'Institut américain de l'Opinion publique, plus connu sous le nom de Gallup, réalisa un sondage. 72 % des sondés pensaient qu'une forme de vie quelconque existe sur d'autres planètes. Enfin, 38 % envisageaient que des gens comme nous y vivent.



Auteur : kalhh | Pixabay

La genèse

On ne présente plus le premier livre de la tradition monothéiste : la Genèse. Texte sacré pour certains, conte pour enfants pour d'autres, nous démontrons qu'il s'aligne sur nos connaissances géologiques. Enfin, l'objectif de cet essai tentera d'expliquer (rationnellement) cet étrange alignement.

« La terre était informe et vide : il y avait des ténèbres à la surface de l'abîme, et l'esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux. Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut. (...) Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le premier jour ».

Les temps géologiques se subdivisent en quatre « éons ». Le premier, l'Hadéen, se résume à la formation de notre planète. Au début, cette dernière restait « informe et vide ».

« Dieu dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux, et qu'elle sépare les eaux d'avec les eaux (...) Dieu appela l'étendue ciel. Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le second jour ».

Le second éon, l'Archéen, voit naître l'atmosphère primitive de la Terre. Elle se forma grâce à d'énormes quantités de gaz carbonique, de vapeur d'eau et de méthane expulsées du cœur de la planète. Elle permit un réchauffement car elle agissait comme une serre en retenant la chaleur du rayonnement solaire. Aujourd'hui, on sait que cette élévation de la température remplissait un prérequis à l'apparition de la vie.

« Dieu dit : Que la terre produise de la verdure, de l'herbe portant de la semence, des arbres fruitiers donnant du fruit selon leur espèce et ayant en eux leur semence sur la terre (...) Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le troisième jour ».

Lors du troisième éon, le Protérozoïque, on assiste à l'éclosion de la vie multicellulaire sur notre planète. Les premières plantes et les premiers arbres n'apparaissent que dans l'éon suivant.

« Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel, pour séparer le jour d'avec la nuit ; que ce soient des signes pour marquer les époques, les jours et les années (...) Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le quatrième jour. Dieu dit : Que les eaux produisent en abondance des animaux vivants, et que des oiseaux volent sur la terre vers l'étendue du ciel (...) Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin : ce fut le cinquième jour ».

Le quatrième éon, le Phanérozoïque (l'éon actuel), coïncide avec une explosion du règne animal dit « explosion cambrienne ». Les animaux marins précèdent les volatiles. Cela dit, entre les deux, les insectes, les reptiles et les mammifères s'intercalent (dans la tradition biblique, ils n'apparaissent que le « sixième » jour).

De nos jours, la Terre abrite dix millions d'espèces. Notre génome contient 3,2 milliards de paires de nucléotides. Dans le domaine génétique, nous ne pouvons même pas revendiquer la panacée. Nos 46 chromosomes ne pèsent pas lourd face à ceux du gorille (48), du *Tympanoctomys barrerae* (un rat, 102), du *Polyommatus*

atlantica (un papillon, 440 environ) et de l'Ophioglossum reticulatum (une... fougère, 1440, record mondial).

Face à une telle complexité, on tente de nous faire croire qu'une divinité ou un duo évolutif (hasard et nécessité) y préside.



Auteur : Stefan Keller | Pixabay

Le débat

Le débat entre les théories de la création et de l'évolution reste stérile. Pour comprendre, projetons-nous plusieurs milliers d'années dans le futur. Imaginons que nous évoluions au sein d'une colonie sur une planète lointaine. Le sous-sol de cette dernière, aride, regorge de minéraux utilisés dans la fabrication de vaisseaux spatiaux. La communauté scientifique de notre colonie déploie des « microbiosphères » pour agrémenter notre confinement.

Cette communauté projette néanmoins de déployer une biosphère à l'échelle de la... planète. Comme cela suppose le déploiement d'une atmosphère, le défi semble « impossible » à relever. Cela dit, le projet aboutira.

Une première question se pose : cette biosphère résulte-t-elle d'une création ou d'une évolution ? Les scientifiques évitent le stress de la feuille blanche car ils disposaient d'une « génothèque » originaire de la Terre. On parle donc d'une continuité de notre évolution. Cela dit, comme chaque planète possède ses propres caractéristiques, on doute que notre flore et notre faune terrestres s'adaptassent telles quelles au nouvel environnement. Dans ce cas, la communauté scientifique se trouvait dans l'obligation d'adapter les génomes. Du coup, elle peut revendiquer

une création. Enfin, qu'est-ce qui empêcha ces scientifiques d'adapter leur propre génome afin d'évoluer eux aussi dans ce nouvel environnement ?

Cette métaphore attire l'attention sur le fait que la science suffit largement à expliquer l'apparition d'une atmosphère, d'une biosphère et d'êtres humains adaptés à leur environnement. On n'exclut pas qu'un dieu ou un duo hasard-nécessité puisse le réaliser. Cela dit, à ce jeu-là, les chances de la science demeurent bien meilleures.

Chaque planète possède son histoire mais pour l'instant, c'est la nôtre qui nous occupe. Le débat devrait donc être recentré sur une question : qui préside aux destinées de la Terre : Dieu, un duo conceptuel ou la science ?

Concernant notre planète, aucune source religieuse ou scientifique contemporaine ne permet de statuer définitivement. Nous nous intéresserons donc à des témoignages aussi « impossibles » que rares. Avant d'aborder chacun de ses témoignages, nous introduirons le « témoin ». Leur cursus laisse parfois songeur mais chacun d'entre eux possède une histoire.



Photo : Julita | Pixabay

Pierre Monnet

Pierre Monnet (1932-2009) est le fils unique d'une famille d'ouvriers. Dès l'âge de 14 ans, il quitte l'école pour travailler dans une miroiterie où il devient graveur sur verre. Des rhumatismes déformants l'obligeront à se réorienter dans des emplois de bureau. À l'âge de 19 ans, en juillet 1951, il rend visite à sa fiancée au village de Courthézon (France). À 1 h 30 du matin, il prend le chemin du retour en vélo pour rallier son domicile d'Orange. Une fois sur la nationale 7, son univers bascule. Il se retrouve « instantanément » cinq (5) kilomètres plus loin au bord d'une carrière qu'il visita dans le passé. Complètement hébété, il descend de son vélo car une « pression » sur ces poumons lui donne l'impression d'évoluer sous... l'eau. Il avance machinalement puis fait face à un « disque » (en apesanteur au-dessus du sol) de trois mètres de haut et de vingt-cinq mètres de large (environ). Quatre humanoïdes semblent l'attendre. Enfin, ces derniers lui racontent l'Histoire de la Terre depuis la « première » grande glaciation.

Une première question se pose : comment Monnet peut-il communiquer avec quatre supposés individus tombés du ciel ? Monnet ne savait quoi répondre à cette question. Par contre, il affirmait qu'un grand volume d'information fut « déposé » dans sa mémoire. Ensuite, lorsqu'il prit congé des « quatre », il ignorait si la rencontre dura vingt secondes ou vingt minutes. Enfin, il gardait le meilleur pour

la fin. Il se retrouva instantanément (encore) sur la nationale 7 mais cette fois, à proximité d'Orange. Pire : sa montre indiquait toujours la même heure (1 h 30 du matin) et dans le monde réel, pas une seule minute ne s'écoula entre Courthézon et Orange, distants de... 8,6 km.

Le physicien Jean-Pierre Garnier-Malet reçut le *Best Paper Award* de l'American Institute of Physics (New York) en 2006 pour sa théorie du « dédoublement du temps » élaborée en 1988 et publiée à l'international depuis 1997. La théorie se résume ainsi : nous pensons percevoir le temps « tout le temps » mais nous ne le percevons que de « temps en temps ». Par exemple, une caméra ne capture qu'une partie de la réalité puisqu'elle « n'imprime » que 24 ou 30 images par seconde. Du coup, une autre dimension temporelle pourrait s'intercaler dans la nôtre.

En fait, toute la théorie part d'un postulat : si l'on dépasse la vitesse de la lumière, on change de « temps ». Du coup, plusieurs vitesses d'échange d'informations existeraient entre les dimensions temporelles. La plus faible se résumerait à la vitesse de la lumière et la plus élevée atteindrait 857 milliards de kilomètres par seconde. On peut trouver plus de détails sur cette théorie peu banale en puisant directement à la source : garnier-malet.com. Concernant Monnet, la question reste de savoir si une supposée humanité peut déjà « s'intercaler » dans des espaces de temps.

Une autre question se pose : qui sont ces quatre « phénomènes » ? La réponse dépend du système de croyances. Tout indique qu'ils appartiennent au genre humain : morphologie similaire, même niveau d'intelligence, etc.

Comme ils se donnèrent la peine de voyager pour nous raconter notre Histoire, écoutons-les. Avant la première glaciation de la Terre (celle de Pongola ?), des civilisations humaines de l'Univers atteignaient des niveaux de civilisation très avancés (jusqu'à sept mille ans d'avance sur notre niveau scientifique de 1980). Elles savaient créer de la matière inerte et de la matière vivante. Leurs moyens de transport s'affranchissaient des distances sidérales. Monnet précise qu'elles voyageaient à des vitesses « 300 000 plus X » et consacra une partie de sa vie à tenter de comprendre cette formule.

Une de ces civilisations organisa une expédition et colonisa notre système solaire (alors inoccupé). Elle se répandit sur Saturne puis Mars et Vénus. Elle accéléra la fin du processus de glaciation sur Terre et rétablit les conditions pour que la vie végétale et animale réapparaisse (note : « ré » apparaît dans le texte source). Elle installa ensuite sur Terre quelques genres humains moins avancés en proie à leurs mondes respectifs devenus invivables. Nous serions de très lointains descendants de cette diversité. Monnet précise que ces immigrants furent « modelés » pour les adapter à leur nouvel environnement. En parallèle de cette immigration, une espèce animale autochtone présentait un potentiel d'humanité future. De nos jours, leurs lointains descendants se présentent sous la forme des grands singes actuels.

Les immigrants fondèrent de grandes civilisations. Par contre, ils adoptèrent un comportement de plus en plus belliciste contre les descendants de leurs anciens bienfaiteurs. Du coup, ces descendants décidèrent « d'effacer » les connaissances scientifiques des locaux et de dissimuler les leurs dans les entrailles de la planète. Pour les protéger, cinquante mille d'entre eux aménagèrent le « sous-sol » pour y résider. Cela dit, les locaux utilisèrent des connaissances résiduelles pour déclencher un « conflit » qui changea l'aspect physique et chimique de la planète.

Les descendants (des bienfaiteurs) qui quittèrent le système solaire emportèrent avec eux quelques milliers de terriens. Ces derniers s'adaptèrent à d'autres mondes et fondèrent de « brillantes » civilisations. Nostalgiques, des descendants de ces Terriens mirent sur pied une expédition. Ils découvrirent une Terre bien différente de leurs traditions : le continent unique s'était scindé et la végétation recouvrait le peu de ruines restantes. Concernant la population locale, cela se résumait à des communautés primitives. Ces « nostalgiques » s'éteignirent rapidement faute de pouvoir réellement se réadapter. Auparavant, ils « croisèrent » leurs gènes avec des locaux. On devine la suite qui se résume à des cycles évolution-conflit-destruction. Peu de temps avant le dernier conflit (il y a plus de cent mille ans), les descendants de ceux qui résidaient dans les « entrailles » de la Terre sortirent de leur tanière. Plus précisément, ils quittèrent définitivement notre planète pour s'installer dans l'environnement de Saturne.

Monnet ne précise pas si ses quatre interlocuteurs résident dans notre système solaire. On pourrait conclure qu'il ne manquait pas d'imagination. A contrario, si on le prend au pied de la lettre, c'est rassurant de savoir que des descendants de Terriens s'adaptèrent à d'autres mondes et fondèrent des civilisations qui

perdurent encore. Enfin, Pierre Monnet publia son récit sous le titre *Les Extraterrestres m'ont dit...* en 1978. Note : depuis que nous avons mis le pied sur la Lune, nous sommes nous-mêmes des extraterrestres.



Auteur : Katja | Pixabay

Valérie Barrow

Si nous pensions avoir tout vu avec Pierre Monnet, nous allons être déçus. Valérie Barrow est Australienne et thérapeute. Elle pratique la « régression ». Pour définir cette dernière, nous utiliserons la définition du site universalis.fr. La régression désigne trois processus apparentés au rêve : la régression temporelle, formelle et topique. La régression temporelle se résume à un retour de désirs infantiles. La régression formelle se définit par un mode de pensée en rupture avec la pensée de veille (logique par définition). Enfin, la régression topique désigne un passage de la pensée vers l'évocation imaginaire, quasi hallucinatoire. Au cours de ses propres régressions, cette Australienne aurait retracé une Histoire de la Terre à l'époque du Pléistocène.

Un quatrième type de régression pourrait exister. À ce sujet, le psychologue Carl Jung pressentait l'existence d'un inconscient collectif partagé par tous les humains et qui regrouperait les instincts et les « archétypes » de la pensée humaine. Cet inconscient pourrait-il mémoriser des événements collectifs ?

Nous ouvrons une autre parenthèse. Ce que nous appelons le génome humain représente seulement 2 % de notre ADN. Le reste (98 %...) considéré comme « non

codant » porte le qualificatif (enviable) d'ADN « poubelle ». Cela dit, dès 2003, le projet ENCODE (ENCyclopaedia Of Dna Elements, Stanford University) constata que cette « poubelle » joue un rôle de régulateur du génome. Depuis, les théories foisonnent : par exemple, ce 98 % pourrait abriter une mémoire collective ou un protocole de communication qui nous relie à l'univers multidimensionnel des physiciens. D'une façon générale, les théories se rejoignent sur un point : la « poubelle » possède le potentiel pour unifier les lois de la biologie et de la physique.

Revenons au récit de Valérie Barrow qu'elle publia sous le titre *Alcheringa* en 2002. Il relaterait un épisode de notre évolution vieux d'un million d'années environ. Les « narrateurs » de son récit se présentent sous les noms d'Egarina et d'Alcheringa. « Techniquement », Valérie Barrow pratique une auto régression (formelle) qui permet à ces narrateurs de communiquer. Pendant ce temps-là, les proches de Valérie Barrow prennent des notes et posent des questions. Lors de sa première régression (fortuite), Valérie Barrow et quelques proches visitaient le site de Gosford (à environ 80 km de Sydney). Ce site est connu pour ses pétroglyphes. On peut rappeler que le pétroglyphe relève d'un art rupestre qui consiste à enlever une partie de la surface d'une roche pour créer une image.

Dans la culture aborigène locale, « alcheringa », mot de la langue Aranda (Alice Springs, Australie), désigne le « temps du rêve » en référence à une époque très reculée. Au sud-ouest d'Alice Springs se trouve le site d'Uluru, une formation rocheuse (plus connue sous le nom d'Ayers Rock) et le site d'Alcheringa Stone, un site réservé aux locaux. Selon une de leurs légendes, un « peuple des étoiles » apporta la pierre de ce site.

Le narrateur Alcheringa commence par préciser qu'il y a des millions d'années, des êtres visitèrent notre planète et qu'ils « influencèrent » l'évolution du monde animal. Puis, il y a neuf cent mille ans environ, une « hiérarchie » proposa une colonisation de la Terre. Cinquante mille humains, originaires de multiples régions de la Voie lactée, se portèrent volontaires. Le chef de la mission se résumait à une « extension dimensionnelle » d'Alcheringa. Cette mission s'annonçait périlleuse : des êtres intelligents « différents » s'approprièrent déjà notre planète. Du coup, la mission envisageait une cohabitation.

Alcheringa s'adresse aux proches de Valérie Barrow comme on parle à des enfants de cinq ans. Tout d'abord, « influencer » l'évolution génétique du monde animal consiste à adapter (manipuler) un génome. Ensuite, toute « hiérarchie » induit une organisation (qui semble regrouper de nombreux mondes). Enfin, une « extension dimensionnelle » d'un individu s'apparente à un concept de la mécanique quantique (que l'auteur de ces lignes ne saurait expliquer).

On reprend le cours du récit. Alcheringa ouvre une parenthèse et remonte des milliards d'années en arrière. À l'origine, la surface de notre planète se résumait à une croûte terrestre plane et sans vie. La hiérarchie s'y intéressa. Elle provoqua un bombardement (contrôlé) de météores pour produire un « échange gazeux » (?) qui introduisit l'eau sur Terre. Des « entités » s'y installèrent et apportèrent de nombreuses « semences » pour créer des formes de vie variées. Du coup, la Terre devint un « Eden ». Puis Alcheringa précise qu'à une époque plus récente, des êtres « angéliques » issus d'« Elohims » perpétuèrent la tradition des fondateurs de la vie sur Terre.

Alcheringa en rajoute pour ménager nos croyances. Pierre Monnet se montrait plus clair : des civilisations humaines (et non des êtres angéliques) aménagèrent la Terre. Enfin, un « Eden » à l'échelle d'une planète, cela s'appelle une biosphère.

Que sont devenus les cinquante mille volontaires de la colonisation de notre planète ? En fait, la mission avorta car le vaisseau s'écrasa sur le territoire actuel de l'Australie. Certains survécurent pendant que la « hiérarchie » traînait des pieds pour les secourir. La plupart ne virent jamais les secours et eurent juste le temps de « croiser » leur génome avec celui d'un genre humain local naissant. De nos jours, les Aborigènes d'Australie formeraient leur descendance. Si c'est le cas, ils peuvent revendiquer la primauté du genre humain actuel.

Un constat « impossible » demeure : sachant qu'Alcheringa tient la forme pour quelqu'un qui dirigea une mission vieille d'un million d'années, il pourrait prendre le temps d'expliquer une telle longévité. Cela dit, s'il doit d'abord définir son « extension dimensionnelle », on s'en passera.



Photo : Mariusz Matuszewski | Pixabay

Zecharia Sitchin

Zecharia Sitchin (1920-2010) naît le 11 juillet à Bakou (République d'Azerbaïdjan, ex-Union soviétique). Puis il vit en Palestine dite mandataire (Palestine sous mandat britannique de 1923 à 1948). Diplômé en économie de l'Université de Londres, il devient éditeur et journaliste en Israël. En 1952, il s'installe à New York. Ses ouvrages défendent une théorie controversée sur l'origine de l'humanité, basée sur ses interprétations de tablettes cunéiformes de l'époque prébabylonienne.

Nous ouvrons une parenthèse sur la paléanthropologie et plus précisément, sur la différence entre quatre terminologies de la lignée humaine : le genre *Homo*, le *Sapiens*, l'homme de Cro-Magnon et le *Sapiens Sapiens* (deux fois). Le premier réunit toutes les espèces qui répondent à trois critères : une bipédie permanente (mais pas forcément exclusive), une capacité crânienne supérieure à 550 centimètres cubes et une activité culturelle (la fabrication d'outils, au minimum).

Nous sommes le *Sapiens*. L'homme de Cro-Magnon désigne un ensemble de fossiles sapiens découverts sur un site dit « Cro-Magnon » en Dordogne (France). Enfin, le *Sapiens Sapiens* (une terminologie abandonnée) permettait de

différencier l'homme de Neandertal et l'homme moderne (nous). À une certaine époque, la paléoanthropologie présentait le Neandertal comme notre « ancêtre ».

Pour revenir à Sitchin, il affirme que certaines tablettes relatent l'histoire d'une « colonie » fondée sur Terre. Nous allons tenter de résumer l'histoire de cette supposée colonie. Nous faisons référence à l'ouvrage *The 12th Planet* publié en 1976.

Il y a 450 000 ans, une civilisation installa une colonie minière sur Terre. Sitchin argumente sur une origine de ces colons : une autre planète de notre système solaire. Son orbite s'avérerait si grande que nos instruments ne peuvent encore la détecter (sic). Pour revenir au récit, un individu nommé Enlil dirigea cette colonie. Il deviendra un des dieux du panthéon sumérien. Les membres de son équipage portent le nom d'Anounnaki : ces derniers alimenteront les légendes sumériennes. Les colons forèrent d'abord sous le lit marin de l'actuel golfe Persique.

Vingt mille plus tard, le climat de la Terre s'adoucit et la colonie augmente ses effectifs. La production minière fléchissant, le forage se déplace au sud du continent africain. Le nouveau chef de mission s'appelle Enki (un autre membre du panthéon sumérien). Malgré son âge (plus de deux cents siècles), il semble loin de la retraite. Puis trente mille plus tard, la mission construit sept établissements en Mésopotamie du Sud (dont un « spatioport », un centre de contrôle, un site métallurgique et un centre médical).

Cent mille ans plus tard, les colons, las du travail dans les mines, se rebiffent. Les « autorités » décident alors de créer un « travailleur primitif ». Ce dernier remplace peu à peu les mineurs. Selon Sitchin, des tablettes sumériennes utilisent trois terminologies différentes pour désigner ce « primitif » : *lulu*, *lulu amelu* et *avilum*. Dans l'ordre, il propose trois traductions : primitif, travailleur primitif et enfin, travailleur de force.

Il y a cent mille ans, lorsque des colons commencent à s'accoupler avec des *lulus*, cela ne plaît pas à tout le monde. Vingt-cinq mille ans plus tard, un nouvel âge glaciaire décime la population mais des *lulus* s'adaptent au froid. On peut rappeler que l'adaptation au froid caractérise les hommes de Neandertal dit « généralistes » (contrairement aux préjugés en vigueur).

Vingt-six mille ans plus tard, des *lulus* deviennent des membres du gouvernement de la colonie. Cela crée des tensions entre colons. Ensuite, jusqu'aux premières dynasties sumériennes connues, les conflits rythment le quotidien de la colonie.

Sitchin pratique l'écriture cunéiforme et le système en base 60 des Sumériens (un système qui conditionnait leurs calendriers). Cela dit, les datations de refroidissement de la Terre fournies par Sitchin ne s'alignent pas forcément sur celles des géologues.

En résumé, les tablettes concernées ne suffisent pas à valider une colonisation et à fortiori l'origine de colons, leurs motivations et leur implication dans notre évolution. Enfin, cela n'explique en rien l'apparition du *Sapiens* dont le profil tranche avec les primitifs connus de l'anthropologie humaine.



Auteur : VISHAL KUMAR | Pixabay

Valmiki

Valmiki, ermite et poète légendaire de l'Inde, rédigea le *Râmâyana*, une épopée retraçant l'histoire du prince Rama parti à la recherche de la déesse Sita. C'est une œuvre de vingt-huit mille vers découpée en quatorze mille couplets et sept chapitres. Elle daterait du début de l'ère chrétienne. Sa richesse littéraire se compare à *L'Iliade* et *L'Odyssée* d'Homère. Du point de vue des historiens, l'existence de Valmiki (comme celle d'Homère) reste à prouver. À ce sujet, on ne peut pas exclure que « Valmiki » désigne un collectif d'auteurs.

Le *Râmâyana* raconte la naissance et l'éducation du prince Râma, le septième avatar du dieu Vishnou. Ensuite, Râma séduit la « déesse » Sita et s'unit avec elle. On passe sur l'exil des deux tourteraux dans la forêt de Dandaka, l'enlèvement de Sita, sa délivrance et le rétablissement de Râma (sur le trône). Le récit se concentre sur deux personnages et du coup, son contexte historique manque de descriptions. On compte au moins une exception : Râma obtient le soutien d'une population peu banale, dite Vanara.

Trois étymologies (au moins) existent pour la terminologie Vanara. La première découle de *vana* (forêt) et signifierait « appartenir à la forêt ». La seconde découle

de *vana* et *nara* (homme) et l'on obtiendrait « homme de la forêt ». Enfin, la troisième découle de *vav* et *nara* et cela aboutirait à une interrogation du genre « est-ce un homme ? ». La tradition dravidienne désigne cette population comme celle du peuple... singe.

Ce supposé peuple possédait les capacités intellectuelles des humains mais conservait des caractéristiques physiques du primate. Évidemment, pour les historiens, le peuple Vanara reste un mythe. Or, pour la tradition dravidienne, c'est un « avatar », du sanskrit *avatara* (descente ou descendre). Il désigne un groupe de divinités qui descendent sur Terre et qui prennent la forme d'animaux ou d'humains dont l'objectif reste toujours le même : sauver le monde.

Concrètement, la Terre abrita-t-elle un chaînon manquant peu ordinaire entre le primate et l'homme ? En l'absence totale d'indice archéologique, notre incursion dans l'univers traditionnel dravidien s'arrête ici. Pour l'anecdote, selon un rapport réalisé au Sanctuaire Tchimpounga (République du Congo), les primates du sanctuaire apportent (sans incitatif) des aliments au chef de cuisine pour qu'il puisse travailler. Aux dernières nouvelles, un singe cuisinier ne menace pas le poste du chef. On peut aussi évoquer la découverte de l'équipe d'archéologues de Julio Mercader. Dans la forêt de Taï (Côte d'Ivoire) à dix mètres de profondeur, elle mit à jour des pierres utilisées par des singes comme percuteurs. Ces primates antiques s'en servaient pour briser des coquilles de noix locales.



Auteur : Gerd Altmann | Pixabay

Edgar Cayce

Edgar Cayce (1877-1945) fut un thérapeute de la première moitié du XXe siècle. Il pratiquait l'hypnose et produisit ses « lectures de vie » (1923-1944) sous « autohypnose ». Ses assistants s'empressaient de les compiler et de les numéroter (plus de quatorze mille au total). Illettré, Cayce utilise parfois un vocabulaire déroutant qui peut mener à différentes interprétations. On va se focaliser sur un récit contenu dans ses lectures : celui concernant l'Atlantis de Platon (l'Atlantide).

Platon, à l'origine du mythe, publia l'ouvrage dit *Timée*. Nous citerons un passage. Nous utiliserons la traduction de Thomas-Henri Martin (1813-1884), helléniste et professeur de littérature ancienne (Faculté des lettres de Rennes, France). Dans cette citation, nous insérons, entre parenthèses, des termes géographiques actuels.

« Nos livres disent que votre république (la Grèce antique) mit fin aux dévastations d'une puissance formidable, qui s'avancait pour envahir à la fois toute l'Europe et l'Asie (Asie Mineure), sortant d'une contrée lointaine, du milieu de la mer Atlantique (océan Atlantique). Alors, en effet, on pouvait traverser cette mer ; car il s'y trouvait une île devant cette ouverture que vous

nommez dans votre langue les Colonnes d'Hercule (Gibraltar), et cette île était plus grande que la Lybie (Afrique) et l'Asie ensemble, de sorte que de ses bords, les navigateurs d'alors passaient aux autres îles, et de ces dernières, sur tout le continent situé en face et qui entoure cette mer vraiment digne de ce nom. »

Un seul continent correspond à la description de Platon : l'Amérique. Enfin, dans son ouvrage *Critias*, l'auteur ajoute que des prêtres égyptiens de la ville de Saïs (delta occidental du Nil) révélèrent cette information aux Grecs. Comment des prêtres antiques pouvaient-ils avoir connaissance d'un autre continent ?

Revenons au témoignage de Cayce. Pour ce faire, nous résumerons chacune de ses « lectures » sélectionnées en précisant la numérotation d'origine. Cayce ne fait pas dans la dentelle : à une époque reculée, Atlantis atteignit un niveau scientifique équivalent au nôtre.

(364-4) Il y a 250 000 ans, le développement scientifique atteint de tels sommets qu'un certain Amilius « transposait » des matériaux (des sondes ?) d'un endroit de l'Univers à un autre. D'une façon générale, on parle d'un âge « aérien » (aéronautique ?), « électrique » et « atomique ». Cette période finira mal et Cayce évoque des « pollutions ».

(364-6) À la même époque, on fabriquait des « navires de l'air » à partir d'un alliage aluminium-uranium, très léger. Pour le décollage, on utilisait une combustion mais pour le vol, une propulsion par « conducteurs » suffisait. En ce qui concerne la religion de cette époque, Cayce ne précise jamais le terme « monothéisme » mais converge vers une croyance en un dieu unique.

(364-4) En « 50 722 » avant notre ère, le développement scientifique entraîna un « changement » et une invasion de « grandes espèces de prédateurs ». Cette année-là, des nations se réunissent pour trouver une solution et décident d'éradiquer les prédateurs avec de puissants « explosifs ». Leur utilisation intensive déclencha une première « éruption » (volcanique). Ensuite, les choses s'aggravent au point, par exemple, que la civilisation urbaine s'éteint faute de ressources pour nourrir les citadins.

Un premier exode (formé de populations « noires » ou « mixtes ») se dirigea vers les Pyrénées. Bien plus tard, leurs descendants fonderont la première dynastie égyptienne. On notera que des découvertes archéologiques en cours pourraient allonger le calendrier dynastique égyptien. Cayce évoque un autre exode vers un pays « d'Og » lié à la tradition inca. Ses migrants se désignaient sous le nom d'Ohum. Enfin, Atlantis se fractionna en îles sous la pression d'éruptions.

(364-11) On avance dans le temps (25 000 avant notre ère). Cayce devient moins prolixe sur cette période. Il évoque tout de même une « première » destruction. On peut préciser qu'à l'époque, une partie de l'actuelle mer des Sargasses restait continentale. De nos jours, cette mer relie les Açores, les Canaries et les îles du cap Vert.

(364-11) On avance encore dans le temps. Pour Cayce, c'est la période de la destruction « finale ». Les résidents affichaient une physionomie proche de la nôtre. D'une façon générale, Cayce soutenait que notre physionomie humaine (*sapiens*?) change régulièrement. Il ajoutait qu'avant la destruction finale, certains d'entre nous atteignaient encore une taille de douze pieds (3,60 m). Il évoque également l'hermaphrodisme (sans le nommer), une tradition de l'Antiquité (les « premiers hommes » de Platon, l'hermaphrodite de Polyclète, etc.).

(364-12) En évoquant la tragédie, Cayce (pourtant fervent croyant) ouvre une parenthèse évolutionniste. Il évoque notre évolution et l'utilisation de la pierre « d'assemblage » à l'utilisation de métaux modernes, en passant par le fer, le laiton et le cuivre.

(364-12) À l'époque, une des grandes cités se nomme Poseida (qui désigne également une île), construite sur une colline qui dominait les eaux de « Parfa » (un fleuve?). Cayce évoque aussi une tradition de « purification du corps » dans ces eaux qui rappelle celle des Indiens du Gange. Les immeubles (en pierre) comptaient beaucoup de niveaux (étages). Cayce cite les principales pierres précieuses de l'époque : l'onyx (une agate), la topaze et le béryl (une variété d'émeraude). Certains temples étaient le théâtre de sacrifices (parfois humains) destinés à apaiser les « forces » de la nature. À l'époque, les populations semblaient

perdre de vue que ces forces résultaient de l'utilisation, dans un lointain passé, de puissants « explosifs ».

On peut lier l'hypothétique Poseida et le controversé Poséidon. À l'origine, ce dernier désignait une divinité des fleuves et un responsable des... tremblements de terre. Dans la seconde partie de sa « carrière », il intégrera le panthéon grec en devenant le dieu de la mer et le frère de Zeus.

(364-13) À l'époque, le Sahara était fertile. Le bassin du Mississippi se trouvait sous l'océan. Les régions du Nevada, de l'Utah et de l'Arizona formaient l'essentiel des États-Unis actuels. La côte andine de l'Amérique du Sud s'avancéait plus dans le Pacifique. Enfin, l'actuel désert de Gobi était fertile.

(364-13) On distinguait cinq populations humaines : celle du Gobi (asiatique), celle des Andes, celle de « la plaine » (du Sahara ?) et du Soudan, celle d'Atlantis et d'Amérique et enfin celle des Carpates et de l'Inde.

(364-6) Avant cette époque, trois grandes îles subsistaient. Cayce les nomme Poseidia, Aryan et Og. On pourrait lier cette dernière et l'écriture ogham (ou oghamique) en usage chez les Irlandais de l'Antiquité.

(294-148) Ensuite, Cayce s'intéresse à un personnage. Il plante le décor : le pays d'Araarat (l'actuelle Arabie), pays d'origine d'un jeune prophète de type africain, Ra Ta. À l'époque, il voyageait en « ballons » (dirigeables ?) à destination et en provenance de l'Égypte. Il survécut au déluge et s'installa près de la mer Caspienne. Il devint un des trois concepteurs de la Grande Pyramide et du Sphinx. Les deux autres se nommaient Isis et Hermès. À l'origine, la Grande Pyramide ne servait pas de tombeau mais d'abri pour des archives stockées dans des chambres « souterraines » dont l'entrée se situait au pied du Sphinx. Aujourd'hui, on connaît ce Ra Ta sous le nom de Ra (panthéon égyptien).

À propos d'Hermès, comment un dieu grec se résume-t-il à un architecte égyptien ? La tradition grecque l'assimile au dieu Thot des Égyptiens. Selon le récit homérique, après la guerre de Troie, il emmène la « déesse » Hélène en Égypte. Enfin, son fils, Hermès Trismégiste, finit par rallier le domicile paternel. On

suppose que si Ra voyageait en « ballons » entre l'Araarat et l'Égypte, Hermès ne s'en privait pas entre la cité de Troie et l'Égypte.

À la même époque, un dénommé Iltar supervisa la construction des premiers temples du Yucatán. La destruction finale ne les épargna pas. La région formée de la Californie, du sud du Nouveau-Mexique et du Mexique formait la partie méridionale d'un pays nommé Mu. Leurs habitants reconstruisirent les plus anciens temples actuels du Yucatán. Enfin, cette région accueillait également des populations du pays « d'Oz » et des survivants de la destruction.

On ne peut pas reprocher à Cayce d'être ennuyeux. Nous retiendrons surtout ces affirmations sur la géologie. On résume : à une certaine époque, l'Antarctique, l'Arctique, la Sibérie et la baie d'Hudson étaient des régions tropicales. De nos jours, la communauté scientifique essaye de comprendre la découverte de palmiers sous des glaces de l'Antarctique.



Auteur : Merlin Lightpainting | Pixabay

Roseline Pallascio

Roseline Pallascio est une Québécoise si discrète qu'on ne sait rien sur elle. En 2000, elle publia un récit sous le titre *Témoignage d'une rencontre avec des extraterrestres* (chez l'éditrice Louise Courteau, Québec).

Le récit commence le 26 juillet 1966, à Celestun dans l'État du Yucatán. Elle y passe ses vacances en compagnie de cinq proches. La journée se déroule à la plage et sans histoire. En fin d'après-midi, trois adultes, deux enfants et Roseline plient bagage et remontent au bord de la route pour attendre un proche (chauffeur de taxi).

Les enfants s'amuse puis leur regard se fige. Roseline se retourne et aperçoit un objet ovoïde métallique en approche. Il amorce une descente mais semble en difficulté. Ensuite, il s'échoue doucement sur les vagues près de la grève. Enfin, un énorme nuage noir commence à recouvrir la baie.

Un engin d'une dimension surréelle s'extrait du « nuage » et semble porter assistance à l'objet en difficulté. Roseline s'approche de la scène et franchit un faisceau de lumière. Ce dernier la « soulève » et la dirige vers l'engin. Une fois à

« *l'intérieur* », elle se trouve dans un vaste « *endroit* » dépourvu de sol, de mur et de plafond. En fait, elle ne peut plus bouger et « *flotte* » au milieu de nulle part. Tout l'environnement baigne dans une luminosité orangée.

Une « *forme* » apparaît. Composée uniquement de particules brillantes, elle rappelle néanmoins celle d'un humain. Ses yeux « *pénétrants et insondables, d'une douceur infinie* » scrutent Roseline, terrorisée. Cet affolement laisse la place à la crainte d'être au « *royaume des morts* ». Puis la « *forme* » prend la parole. Elle se montre rassurante et précise que tout ceci est accidentel.

Roseline ne peut affirmer que la « *forme* » s'exprime en français mais les « *paroles* » demeurent parfaitement compréhensibles. Puis, la « *forme* » projette des images (comme au cinéma mais sans support apparent). Roseline se détend. En lien avec les images, une voix « *off* » commence la narration d'un récit. Il évoque une planète, dans le système Eda de la galaxie d'Agni, en proie à des difficultés. Les résidents demandent assistance à ceux de « *Mératos* », une planète plus avancée.

La narration évoque également des « *projets cellulaires* » sur Terre dont les donneurs étaient des résidents des deux planètes. Elle précise également que des mondes avancés existaient dans l'univers bien avant la formation de la Terre. Puis elle évoque une autorité scientifique dénommée Lucibel qui recrutait ses scientifiques parmi les « *Elohims* ». Ensuite, ce Lucibel se « *rebella* » contre ses pairs et leurs contraintes. Enfin, il aurait fini ses jours sur Terre.

La vidéo devient si réaliste que Roseline semble au cœur de l'action. Nous sommes en 1966 et cette Québécoise expérimente déjà la réalité virtuelle. Le narrateur appelle notre planète « *Terra* » mais Roseline ne la reconnaît pas. Notre planète reste enveloppée d'une « *couche nuageuse bleutée et gazeuse* » et ses terres émergées sont plus nombreuses. Puis Roseline « *survole* » deux océans. Chacun compte une étendue de terre. Elle s'approche de la seconde étendue.

Les arbres se caractérisent par leur gigantisme et la faune semble préhistorique. L'atmosphère reste étouffante. Le soleil est tamisé et sa « *lumière* » diffère de la nôtre. Des êtres humains côtoient cette faune et s'enfuient en apercevant un rapace de grande taille. Certains ne survivront pas. D'une façon générale, ce monde ne

respire pas la sérénité. Puis Roseline aperçoit un symbole de civilisation : une citadelle. Cette dernière grouille de monde. Elle « *entre* » dans un palais où se tient une réunion solennelle et très tendue. Une femme assure la plus haute autorité mais des malformations accablent la moitié des présents. Roseline détourne le regard.

Puis, cela dégénère. Dans le palais et ailleurs, un conflit éclate. Ensuite, un vaisseau cylindrique surgit du ciel. Par ses orifices, ils diffusent quatre larges rayons qui « *scient* » une étendue de terre. Un tiers de sa superficie sombre dans l'océan (que Roseline identifie au... Pacifique). Enfin, cela provoque un raz-de-marée qui noie tout le reste.

Cinq témoins et une expérience de réalité virtuelle (plusieurs décennies avant l'avènement de cette technologie) plaident en faveur du récit. Si l'expérience s'avère réelle, quel message dissimule-t-elle ? Un supposé lien de longue date entre une planète dite Mératos et la nôtre ne peut tout expliquer. Enfin, aucune tradition orale ou écrite sur Terre ne réfère à un tel environnement.

Dans un second temps, la « *forme* » commente des événements... bibliques. Puis elle se matérialise sous l'apparence d'une femme qui finit par décliner son identité : Mératos (tout simplement).

Ensuite, elle évoque des scénarios apocalyptiques. Cela dit, certains passages se caractérisent par leur optimisme. Par exemple, nos scientifiques découvriront dans le cercle arctique les vestiges d'une civilisation vieille de quinze mille ans. Des Américains et des Russes s'installeront sur Mars et y découvriront le squelette d'une « *créature* ». Pendant ce temps, les Chinois multiplieront les allers-retours entre la Terre et la Lune pour exploiter le sous-sol lunaire. Enfin, concernant les pires scénarios, la future qualité de l'air sur Terre ne rassure pas.

Comment Roseline sortit-elle de l'engin ? En fait, elle n'en a pas la moindre idée. Elle se retrouva assise au milieu des siens. Ensuite, les adultes se murent dans le silence. On peut les comprendre : ils virent l'engin happer Roseline mais ils n'observèrent aucun rapatriement. La suite du séjour se devine aisément : les adultes ne se parlent plus. Enfin, Roseline avancera son retour au Québec. C'est

seulement en 1985, sur le conseil d'une amie, qu'elle débutera la rédaction de son manuscrit.

Le fait que ses proches ne l'aient pas vu revenir peut s'expliquer. Pourquoi accentuer le traumatisme de cinq témoins si vous avez la capacité « d'éteindre » provisoirement leur conscience (« hypnose » ?) ? Auparavant, ces témoins se crispèrent pendant deux à trois heures au bord de la route car le taxi qui devait les ramener tomba en panne. On irait jusqu'à soupçonner Mératos d'avoir retardé le chauffeur car dans l'engin, Roseline prit finalement conscience qu'elle faisait l'objet d'un examen médical approfondi (d'autant qu'elle portait son futur enfant).

Si c'est un fait vécu, le récit permet d'appréhender l'évolution humaine à long terme. « Hier », nous demeurions des primates et « demain », notre métabolisme s'adaptera à d'autres réalités. De plus, cette intelligence venue d'ailleurs surprend par son sens du détail même si elle délivre un message du genre « arrêtez vos enfantillages ». Pour tout dire, la principale raison du choix de ce récit se résume ainsi : il évoque une civilisation humaine sur Terre à une époque très reculée. Pour le reste, le récit nous interpelle sur un point : Roseline reconnaissait à peine notre planète.

Nous pensons que cette Mératos ne dit pas tout. Sa narration pourrait se résumer à une métaphore. À une certaine époque, notre planète demanda de l'aide à une autre. Les samaritains ne firent pas dans la dentelle (ils « scièrent » un continent) puis ils « expatrièrent » des survivants. Enfin, les descendants de ces expatriés développèrent des « *projets cellulaires* » sur Terre dans le but de soutenir une nouvelle évolution. Si c'est le cas, Mératos raisonne sur plusieurs niveaux de conscience à la fois. Du point de vue de l'évolution humaine, c'est très encourageant.

Conclusion

Finalement, qui préside aux destinées de la Terre : Dieu, le binôme Hasard & Nécessité ou la Science ? A priori, les six témoignages sélectionnés s'excluent. Or, une humanité naissante voire aboutie (Monnet, Barrow, Cayce) peut très bien cohabiter avec des colons (Sitchin). Ensuite, les récits de ces témoins couvrent des époques différentes. Enfin, à supposer que dans un lointain passé, une humanité atteignit un niveau de civilisation égale au nôtre, inutile de rechercher des artefacts archéologiques. Dans le meilleur des cas, on peut espérer découvrir des objets fossilisés même si le processus de fossilisation reste très marginal dans la nature.

L'hypothèse selon laquelle, dans un lointain passé, des « astronautes » ne se contentèrent pas de pique-niquer sur notre planète apparaît dans les années 60. Les initiateurs de cette idée viennent d'horizons divers : Erich Von Däniken (Suisse, USA), Alexandr N. Kazantsev et Matest M. Agrest (Russie), Peter Kolosimo (Italie), Jean Sendy (France), etc. De nos jours, cette hypothèse (aux multiples variantes) se regroupe sous l'appellation « théorie des Anciens astronautes ».

Une boutade de Von Däniken résume assez bien les limites actuelles de nos interprétations. Dans des milliers d'années, des archéologues pourraient découvrir des débris de la statue de la Liberté et conclure qu'on la divinisait. Autrement dit, toute interprétation hâtive peut freiner le champ des possibles. Enfin, en termes d'artefacts, parions que les premiers pas de notre future exploration spatiale pourraient nous réserver quelques surprises.